

allé respirer sur la grève de Parthénope, mais avec le christianisme de plus et le sentiment de l'infini.

Et cependant, pour être aux mains d'un poète, les intérêts de la France n'ont pas souffert. En apportant à l'étranger ses vers pour lettres de créance, Lamartine s'ouvrait par l'admiration la route des sympathies. Le grand duc de Toscane, ce souverain héréditairement libéral, comprenait, affectionnait cette candeur, cette générosité, cette élévation de sentimens que le diplomate reportait de ses poésies à ses fonctions. Jamais la France n'a été mieux écoutée qu'alors, plus prépondérante au milieu de toutes les intrigues qui se disputent l'influence sur les cabinets de la Péninsule.

Dans notre société mercantile, positive comme la vulgarité, il est reconnu que le talent poétique est un motif d'exclusion pour quiconque veut manipuler les affaires de son pays. La Restauration n'avait pas ce préjugé, elle ne craignait pas de confier ses destinées en France et à l'extérieur à des hommes comme Châteaubriand et Lamartine.

Lorsqu'elle voulut tenter l'expédition d'Alger, elle demandait à l'auteur des *Harmonies*, alors en Toscane, une note circonstanciée sur les avantages et les inconvéniens de cette conquête. Cette note a, dit-on, décidé Charles X à faire la guerre aux pirates ; le vent qui poussa notre flotte vers l'Afrique venait de Florence.

Lorsque la révolution de juillet éclata, ce coup, qui brisa tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait servi, eut dans son cœur et dans sa pensée un long retentissement. Il y chercha l'énigme de la Providence. Il eût dit volontiers de ce coup de canon qui emporta une dynastie, ce que Mme de Sévigné avait dit du boulet qui tua Turenne : " Ne vous semble-t-il pas que ce boulet était fondu de toute éternité ? "

À dater de ce jour funèbre pour ses sentimens, décisif pour ses idées, il se posa cette haute question de démocratie qu'il avait entrevue mais ajournée. Non pas cette démocratie étroite, turbulente, hypocrite, que le libéralisme de quinze ans avait formulée dans ses journaux et allait mettre en pratique. C'était pour le poète une doctrine religieuse, la conséquence de l'Évangile, la page tournée du sermon sur la montagne.

M. Lamartine ne peut trouver dans la chambre une place où s'asseoir. Où voulez-vous qu'il aille chercher des alliances ? avec les conservateurs ? mais ceux-ci n'ont à ses yeux qu'un mérite de patrouilles. Cette fraction de la chambre n'est qu'une succursale de la préfecture de police ; avec les libéraux plus ou moins mitigés qui s'étendent par dégradations insensibles de M. Thiers à M. Barrot ? Mais que veulent ces hommes, si ce n'est une liberté à la sourdine, une transsubstantiation de l'aristocratie au profit de la classe moyenne qui, par le capital, la banque, l'adjudication, les travaux, les fournitures des marchés, le monopole des élections et deux cent mille places exclusivement réservées à la bourgeoisie, aurait des privilèges mille fois plus onéreux que ceux de l'ancienne noblesse. Ce peut être le rêve de M. Thiers, ce n'est pas celui de M. Lamartine.

Il ne repousse aucune supériorité, mais il veut qu'elle soit personnelle, méritée, acquise en quelque sorte une seconde fois, par ceux qui l'ont reçue de leur naissance, et non pas qu'elle soit réservée, donnée d'avance par la société elle-même à telle ou telle catégorie de la nation. La démocratie, pour M. Lamartine, c'est le droit reconnu à chacun d'être placé dans des conditions suffisantes pour avoir le pain qui est la nourriture du corps, l'instruction qui est la nourriture de l'intelligence.

Il y a donc antipathie profonde entre les idées de M. Thiers et celles de M. Lamartine, et je ne voudrais d'autre preuve de cette antipathie que cette inclinaison de M. Lamartine vers une constitution politique plus universelle, plus conciliatrice, plus sympathique à toutes les classes de la société, pour être convaincue que poète, orateur, écrivain, journaliste, il n'est pas responsable et n'est que le co-proprétaire de ses doctrines. Il est l'homme collectif, le signe algébrique qui renferme des milliers d'unités. Ce n'est pas le diable aujourd'hui, c'est le génie qui se nomme Légion.

Voilà pourquoi la peine de mort, la prison même, appliquée aux opinions, a toujours plus ou moins révolté notre conscience. Nous ne sommes guère plus libres d'avoir telle ou telle croyance que d'avoir telle ou telle figure.

Il faut flétrir les conversations intéressées de ces brocanteurs qui retournent leur esprit comme du drap pour mieux le revendre ; mais il faut respecter ces renouvellemens d'idées, ces *avalars* individuels qui caractérisent les plus grands chercheurs de vérités.

Certes, quand moi pauvre femme, toute troublée d'un murmure d'insectes au milieu de mes roses, je me penche en esprit sur le berceau de Lamartine, que j'interroge son enfance au milieu de cette famille austère, jacobite, tournée entièrement au passé ; quand je me demande au prix de quelles luttes, de quelles ruptures intérieures, de quels démentis à ses sentimens, à ses habitudes de corps et d'âme, il a dû passer de ceci à cela, monter de ce degré à cet autre, et sans autres sollicitations extérieures que celles de la vérité, je me sens prête à m'humilier de nouveau, et à me dire que Dieu a ses desseins sur certains hommes, et qu'il trempe lui-même dans les eaux mystérieuses ses glaives de paroles.

Nous avons besoin de dire ceci parce que dans la visite que nous avons faite à Saint-Point, où, inconnue, errante comme l'hirondelle, nous avons trouvé toute la courtoisie de la vieille hospitalité, il nous a été donné d'entendre la lecture de quelques volumes des Girondins.

Nous n'hésitons pas à dire que cette histoire sera une surprise pour les amis et les adversaires du poète. Cette ouvrage n'a pas de précédent dans la langue française. L'auteur y a mis tous les styles, dépensé tous les effets d'art, depuis le récit simple, naïf, intime du roman, jusqu'à l'exposition grave, sévère, majestueuse des doctrines ; depuis l'exposition vive et animée du drame jusqu'à ces grandes plaintes qui rappellent les chœurs d'Eschyle et les soupirs des grandes vagues sur les promontoires de la Grèce. Il y a surtout telle page sur la mort de Louis XVI et sur l'extinction de la royauté qui atteignent, si elle ne dépassent en grandeur tragique, les plus belles scènes de Shakespeare.

M. Lamartine n'a rien négligé pour pénétrer le sens caché de ce sphinx terrible, qui a dévoré tous ceux qui ne l'ont point compris. Il a consulté les acteurs survivans de ce drame ; il s'est procuré les lettres, les papiers de ceux qui sont morts. Mais cette frénésie de la France, cette longue attaque d'épilepsie dans des flots de sang, n'a pas découragé, décontenancé l'historien qui, à travers les faits accidentels, violens et passagers, cherchait religieusement l'édée première des Noailles, des Montmorency, des Mirabeau. Il la suit, cette idée, pas à pas, avec des bénédictions de grâces pour ceux qui l'ont adorée, avec des explosions de colère contre ceux qui l'ont flétrie. Il n'y a pas seulement dans cet ouvrage le charme et l'intérêt du roman, il y a encore d'un bout à l'autre une question de justice évangélique brûlante et communicative qui, j'en suis persuadée, ébranlera profondément les âmes de notre époque. La révolution, sans ses crimes, qu'é-